

lourdes : si l'une de ses filles est morte en bas âge, si l'autre " en sa flore de beauté " s'est donnée à Dieu, en la noble abbaye de Poissy, il lui reste son fils Jean, qui, " bel, gracieux et bien morrigénéz ", est versé en rhétorique et poétique langage. Encore avait-elle sa mère à soutenir, et aurait-elle voulu lui donner ce à quoi elle avait toujours été habituée : " parfait honneur et noble vie ".

La fortune ne reste pas rebelle à qui sait lui forcer la main ; d'ailleurs, Christine possède la meilleure des joies : celle du travail. Dans la plénitude de son talent et de ses forces, elle peut dire : " A donc, fus ayse quand j'eus trouvé le style à moi naturel. " Sa pensée s'évade du vieux langage, et grâce à son œuvre maîtresse, *la Cité des dames*, sa réputation s'est établie en France parmi ceux que l'on appellerait maintenant " le grand public ". On achète ses livres : une copie de celui-ci fut payée cinquante écus par le duc Jean : il l'offre à sa fille, la dauphine, et les princes l'envoient à leurs amis " comme chose non usagée, venant de sentiments de femme. "

Ce code de bienséances est aujourd'hui bien curieux à consulter, car il nous montre ce qu'étaient la vie et les occupations de nos lointaines aïeules. La veuve d'Etienne de Castel est censée écrire sous la dictée de trois vertus, toujours bonnes conseillères : Raison, Droiture et Justice.

Avec l'aide de si sages conseillères, la fille de Thomas de Pisan va rédiger un véritable traité de morale et de manières : il s'adresse à tous : aux nobles dames, aux chevaliers, aux chambrières. A elle seule, l'éducation des filles y occupera trois chapitres ! Pauvres petites filles d'alors, roidies dans leurs atours, et que dès l'âge de cinq ans on emmenait en grande pompe au castel de leur petit mary, dont elles partageront les jeux sous la surveillance de la même gouvernante.

On leur apprenait à lire dans les belles bibles à miniatures et les évangéliques à onciales d'or. Mais Christine recommande d'étendre leurs études, " car l'instruction est le meilleur trésor, celui que nul ne peut tollir " ; elle affirme aussi que l'aiguille est l'outil sacré de la femme, on ne peut trop tôt lui apprendre à s'en servir.

Tandis qu'elle ornera de devises les manches de panne parsemées de fils d'or, la jeune châtelaine s'exercera à l'art exquis de la chanson.

Malgré leur condition, les filles devaient savoir " appareiller à mangier ". Cette branche de l'éducation féminine n'était pas la moins surchargée ; elles savaient mêler aux venaisons, épices, gingembre, cannelle dans d'incendiaires amalgames dont nos solides aïeux avaient cure ; il est vrai qu'ils buvaient sec, afin de tromper la longueur des festins, et les dames elles-mêmes ne craignaient pas de " sorboire ", ce dont la sage Christine les blâme fort !

Au sortir des repas, il y avait la danse : on dansait ferme en ce temps-là ! toutes sortes de danses : la Trippe, vive et trépignée ; la Carolle, chantée par tous les assistants ; la Troche et l'Espire, qui furent aussi vilipendés que notre moderne tango.

Et la toilette ? Hélas ! dame Raison aurait eu lieu de se plaindre ; les modes n'étaient pas plus raisonnables qu'aujourd'hui. On portait déjà qui l'eût cru des " robes entraviées " ; quant à la coiffure elle se composait de deux hautes cornes cachant les cheveux que les moralistes d'alors qualifiaient de " coiffure dyabolique ".

Fidèle aux avis qu'elle donnait aux autres la fille du grand Thomas de Pisan gagna, pendant trente années, son pain à la sueur de son front ; une miniature du temps nous la montre dans " sa librairie " ; son visage est beau, sa taille imposante, et elle vécut là entourée d'amis, dont le plus dévoué fut Gerson, l'élu des élus, comme on disait alors, et qui fut uni à Christine par une de ces parités d'âme qui sont le privilège des êtres d'élite. Tous deux, en cette période troublée, s'efforcent de ramener la paix entre les partis ; tous deux, loyaux et trop Français, sont persécutés par les Bourguignons : Gerson, en pleine gloire, est obligé de prendre la route de l'exil, et Christine, lasse de lutter, se réfugie près de sa fille, dans " l'abbaye close ", où elle trouva enfin le repos !

Tous deux aussi, réveillés au fond de leurs asiles par les hauts faits de la Pucelle, acclamèrent cette " fille de Dieu ", qui ramènera la paix dans le royaume des lis. Et il est beau que ce soit la première femme-écrivain qui, la première aussi, ait chanté la gloire de Jeanne d'Arc.

Myriam THELEN. ]

*La Maison.*